

LE CYCLE LITURGIQUE ET L'ÉCONOMIE DU SALUT

Le cycle liturgique n'est autre chose que la sanctification du temps par l'économie du salut. Je n'ai pas à justifier ici cette définition. Sa justesse apparaîtra au cours de l'exposé. Le plan que je suivrai est très simple : d'abord un exposé historique, qui décrira la formation progressive du cycle liturgique; puis quelques réflexions d'ordre pratique pour le ministère pastoral, spécialement pour la prédication.

I. — FORMATION DU CYCLE LITURGIQUE

Il n'est pas question d'en donner ici une histoire détaillée ni d'apporter une contribution originale à cette histoire¹. Je voudrais simplement, pour orienter vos réflexions, tracer les lignes essentielles de cette croissance. Elles apparaîtront plus nettes si nous distinguons trois périodes.

Des origines au IV^e siècle.

Deux éléments peuvent revendiquer une origine apostolique : la fête de Pâques, sanctification de l'année par l'économie du salut, et le dimanche, sanctification de la semaine.

Pour la fête de Pâques, il faut tout d'abord corriger une erreur de perspective qui a trompé même de bons historiens. On a dit qu'il y a eu, à l'origine, deux conceptions

1. Le sens de l'année liturgique a été étudié dans une session d'étude à Maria-Laach les 26-28 juillet 1949. Les rapports ont été publiés en partie dans *Liturgie und Mönchtum*, Heft, 5 (1950), avec un article inédit de Dom Casel. Les autres paraîtront dans *Archiv für Liturgiewissenschaft*, qui succède au *Jahrbuch*.

de Pâques : celle des Églises d'Asie, qui commémorait la passion et la mort du Christ, et celle de Rome et d'Alexandrie, qui célébrait sa résurrection. En fait, il est certain que la différence portait uniquement sur la date : fallait-il célébrer la fête le 14 Nisan ou le dimanche suivant ? Mais la conception de la fête était la même de part et d'autre². C'était la célébration de la mort rédemptrice et de la résurrection du Christ. Il ne s'agit pas de deux faits successifs entre lesquels il fallait choisir; il s'agit des deux faces d'un mystère indivisible : « Ne fallait-il pas que le Christ souffre cela et qu'il entre dans sa gloire³ ? » Sans la résurrection, la mort du Christ n'a aucun sens, c'est saint Paul qui nous le dit : « Si le Christ n'est pas ressuscité, votre foi est vaine, vous êtes encore dans vos péchés⁴. »

Or, ce mystère unique, il est représenté, rendu présent dans l'eucharistie : « Chaque fois que vous mangez ce pain et que vous buvez cette coupe, vous annoncez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne⁵. » L'eucharistie est un repas eschatologique. Jésus lui-même l'avait indiqué : « Je ne boirai plus de ce produit de la vigne jusqu'au jour où j'en boirai du nouveau avec vous dans le royaume de mon Père⁶. » Toutes les liturgies anciennes, à commencer par les deux plus vénérables, — l'anaphore chaldéenne des apôtres⁷ et celle d'Hippolyte⁸, — ont joint à la mémoire de la mort du Christ celle de sa résurrection, gage de sa parousie et de notre propre résurrection. Plus tard, les liturgies orientales étendront l'anamnèse jusqu'à la parousie. C'est dans celle de l'anaphore des apôtres que nous rencontrons pour la première fois, dans un texte liturgique, la mention de l'« économie », sous sa forme syriaque. Après avoir fait mémoire de la passion, de la mort, de la sépulture et de la

2. Cf. F. E. BRIGHTMAN, *The Quartodeciman Question*, dans *Journal of Theological Studies*, 25 (1923-1924), pp. 254-270. O. CASEL, *Art und Sinn der ältesten christlichen Osterfeier*, dans *Jahrbuch für Liturgiewissenschaft*, 14 (1938), pp. 1-78.

3. Luc, 24, 25.

4. I Cor., 15, 17.

5. *Ibid.*, 11, 26.

6. Matth., 26, 29.

7. Cf. B. BOTTE, *L'anaphore chaldéenne des Apôtres*, dans *Orientalia christiana periodica*, 15 (1949), pp. 262-263.

8. *Tradition apostolique*, éd. B. BOTTE, p. 32. Je ne parle pas de l'anaphore de Sérapion qui n'a pas d'anamnèse et qui représente les vues très personnelles de son auteur.

résurrection du Seigneur, le texte continuait : « Et pour toute cette économie grande et admirable, à notre égard, nous vous louerons et glorifierons sans cesse dans votre Église rachetée par le sang précieux de votre Christ. »

Le mystère eucharistique coïncide avec le mystère de Pâques. Mais celui-ci, célébré au moment de la Pâque juive, est inséparable des figures qui l'ont préparé : immolation de l'agneau pascal, préservation de l'ange exterminateur, délivrance d'Égypte, traversée de la mer Rouge, accès ouvert à la terre promise. *Pascha nostrum immolatus est Christus.*

A la fin du II^e siècle, la fête est précédée d'un jeûne qui varie de deux à quarante jours et suivie d'une période de cinquante jours durant lesquels on ne jeûne pas et ne fléchit pas les genoux⁹. C'est la *pentecostè* primitive, image de la joie du royaume de Dieu.

A cette célébration annuelle, l'Église primitive a ajouté celle du jour du Seigneur chaque semaine. Je n'insiste pas sur ceci, puisque le sujet a été traité abondamment au congrès de Lyon¹⁰. Soulignons cependant que le dimanche n'est pas une réplique chrétienne du sabbat juif, une transposition du jour de repos imposé par le Décalogue. C'est une nouveauté spécifiquement chrétienne. Ce n'est pas, à l'origine, un jour de repos, mais un jour de prière. Il faut attendre le VI^e siècle pour voir le repos dominical rattaché au décalogue¹¹. Le jour du Seigneur, c'est la Pâque hebdomadaire qui sanctifie la semaine, comme la Pâque annuelle sanctifie l'année. On célébrait le mémorial du Seigneur, mais on y lisait aussi l'Écriture de l'Ancien et du Nouveau Testament, comme l'attestent déjà saint Justin¹² et Tertullien¹³. En face du gnosticisme et du marcionisme, qui veulent couper le christianisme de ses origines juives, la grande Église réagit fermement : c'est le même Dieu qui

9. Pour saint Irénée, voir éd. HARVEY, t. II, pp. 473-474 et 478-479. Ce dernier texte n'est pas une citation littérale, mais seulement *ad sensum*, dans le Pseudo-Justin, *Quaest. et resp. ad orth.* Pour Tertullien, voir E. DEKKERS, *Tertullianus en de geschiedenis der liturgie*, Bruxelles, 1947, pp. 146-156.

10. *Le Jour du Seigneur*, Paris, 1948. Voir spécialement J. DANÉLOU, *La doctrine patristique du dimanche*, pp. 107-130.

11. Cf. F. PETTIRSCH, *Das Verbot der opera servilia*, dans *Zeitschrift für kath. Theologie*, 69 (1947), pp. 417-444.

12. *Apol.*, I, 65.

13. *De anima*, 9, 4. *Apol.*, 39, 3. Cf. DEKKERS, *op. cit.*, pp. 36-38.

a parlé à Moïse et aux prophètes et qui s'est révélé dans le Christ. Le Verbe s'est déjà montré aux saints de l'Ancien Testament. Il n'y a qu'une économie du salut, et la lecture de la parole de Dieu, qui en raconte les étapes, prépare la célébration du mystère qui en est le centre.

Telle est donc la première ébauche de l'année liturgique : le mystère pascal, avec sa préparation et sa *pentecôte*, qui sanctifie l'année; son rayonnement dans chaque « jour du Seigneur », qui sanctifie la semaine.

Du IV^e au VII^e siècle.

C'est la période où les diverses liturgies prennent leurs formes caractéristiques essentielles. Notons les principales lignes de ce développement.

Tout d'abord le cycle pascal s'organise de deux manières. La période de préparation est fixée à 40 jours, comptés différemment, et elle a tendance à s'allonger. Les rites orientaux auront un carême de huit semaines, et l'Occident verra se former une anticipation progressive, jusqu'à la septuagésime¹⁴. Cette préparation est orientée vers l'initiation chrétienne de la nuit de Pâques.

En second lieu, on distingue les diverses étapes du mystère pascal : messe du jeudi saint, qui commémore l'institution de l'eucharistie, synaxe du vendredi saint, veillée pascale, octave de Pâques, fêtes de l'Ascension et de la Pentecôte. La lumière unique du mystère est comme réfractée et décomposée en ses divers éléments; mais les rayons proviennent toujours d'un même foyer, et c'est le mystère total qu'on célèbre chaque fois, en mettant en valeur un de ses aspects. Il faut tenir compte ici, probablement, de l'influence de l'Église de Jérusalem où les pèlerins de toute la chrétienté pouvaient suivre, dans les basiliques édifiées sur les lieux saints, l'itinéraire et l'horaire du mystère du salut, avec les chrétiens de la Ville sainte.

C'est durant cette période aussi que se fixent les textes liturgiques de toute l'année, prières et lectures bibliques. A côté de nombreuses diversités dans le choix des lectures,

¹⁴. Cf. J. FROGER, *Les anticipations du jeûne quadragésimal*, dans *Mélanges de Science religieuse*, 3 (1946), pp. 207-234.

nous pouvons constater une convergence remarquable : la lecture du Pentateuque commençait avec la préparation pascalle¹⁵. C'était l'histoire du salut, depuis les origines, qui devait préparer les catéchumènes à participer à l'économie du salut.

En même temps qu'elle s'organise suivant un plan plus détaillé, la célébration de l'économie du salut, s'élargit par la création des fêtes de Noël et de l'Épiphanie. Il n'y a pas encore aux IV^e-V^e siècles de cycle de Noël. Saint Augustin distingue explicitement la manière dont on fête la nativité du Sauveur : on ne la célèbre pas *in sacramento*¹⁶ comme Pâques, c'est seulement un anniversaire à célébrer. Cependant l'adoption simultanée de la fête du 25 décembre et de celle du 6 janvier, puis de la célébration, au quarantième jour, de l'Hypapantè, enfin une préparation plus ou moins longue, en Occident, vont former, dans le calendrier latin, une période qui fera plus ou moins contrepoids au cycle pascal. Ce serait cependant une erreur de croire que l'année liturgique, au lieu d'être un cercle dont Pâques est le centre, est devenue une ellipse à double foyer. On ne représente pas la nativité ou la manifestation du Sauveur de la même manière qu'on représente le mystère de Pâques, en l'isolant de celui-ci. Ce qu'on représente, c'est toujours le mystère total du salut; mais l'incarnation du Verbe en est une première réalisation. La fête de Noël est orientée vers la rédemption, c'est-à-dire vers le mystère pascal. Qu'on lise, par exemple, l'oraison *Deus qui humanae substantiae* qui est une ancienne oraison de Noël, et l'on verra dans quel sens on célébrait la fête au V^e siècle.

La nativité du Sauveur n'a d'ailleurs jamais été incor-

15. Cette assertion demanderait une justification trop longue pour être donnée ici, parce qu'il n'y a aucun travail d'ensemble sur la question. Mais la comparaison des lectionnaires de l'Ancien Testament de Byzance, Jérusalem et d'Égypte ne laisse aucun doute. D'ailleurs nous savons que les homélies sur la Genèse de saint Jean Chrysostome ont été commencées au début du Carême et saint Ambroise, *De mysteriis*, 1, rappelle à ses néophytes qu'il leur a parlé chaque jour de la vie des patriarches et des sentences des Proverbes. La plus ancienne liste des lectures romaines du Bréviaire, qui est certainement antérieure à saint Grégoire (Vatic. Palat. lat., 277, f. 92^v-93^v) place la lecture de la Genèse au dimanche qui précède le Carême.

16. *Epist. ad Ian.*, 55, 2, *Corpus script. eccl. lat.*, 34, p. 170 : « Hic primum oportet noveris diem natalis domini non in sacramento celebrari, sed tantum in memoriam revocari quod natus sit... »

porée officiellement, si je puis dire, à l'économie du salut dans les textes liturgiques. L'anamnèse qui a eu un si grand développement en Orient, avec la mention de la session à la droite du Père et de la parousie, n'a reçu la nativité que d'une manière tardive et partielle, dans certaines liturgies syriaques¹⁷. Dans la liturgie romaine, cette mention n'apparaît que sporadiquement à partir du IX^e siècle¹⁸. Le développement de l'anamnèse ne s'est pas fait sous l'influence du cycle liturgique, — on n'a jamais fêté la session à la droite du Père, ni la parousie, — mais sous l'influence du symbole.

Un nouveau développement se fait par le culte des martyrs. Il est antérieur au IV^e siècle; mais il prend une plus grande importance. Certains jours ont été « consacrés » par la passion de martyrs, en qui s'est réalisé le mystère du salut : c'est la passion du Christ qui est la source de la leur, sa résurrection qui est le gage de leur gloire. Il y a toute une théologie du martyr, que nous trouvons déjà chez saint Cyprien et qui va se traduire dans les textes liturgiques¹⁹. Après le culte des martyrs, celui de la Sainte Vierge va prendre rapidement une grande importance. Il est superflu de souligner ici les relations de ce culte avec l'économie du salut. Notons aussi que les jours liturgiques se sont multipliés progressivement, jusqu'à la célébration quotidienne.

Enfin, pour être complet, il faut signaler, dans la liturgie romaine, la sanctification des saisons par les Quatre-Temps²⁰. Mais il ne s'agit pas de fêtes : ce sont des jeûnes. On sanctifie le travail de l'homme par le jeûne et la prière, on ne le fête pas. Il n'y a pas de fête des semailles ou de la moisson. Ce qu'on fête, c'est toujours le mystère du salut.

Au terme de cette période, le gros œuvre est achevé. Sur

17. Voir, par exemple, l'anaphore de Timothée d'Alexandrie, dans *Anaphorae syriacae*, t. I, p. 21, et celle de Grégoire de Nazianze, *ibid.*, p. 117.

18. Cf. B. BOTTE, *Le Canon de la messe romaine*, Louvain, 1935, pp. 40 et 63.

19. Cf. E. L. HUMMEL, *The Concept of Martyrdom according to St. Cyprian of Carthage*, Washington, 1946, pp. 91-107. O. CASEL, *Mysterium und Martyrium in den römischen Sakramentarien*, dans *Jahrbuch für Liturgiewissenschaft*, 2 (1922), pp. 18-38.

20. Pour l'origine assez obscure de cet usage, voir la littérature dans *Lexicon für Theologie und Kirche*, t. VIII, art. *Quatember*.

les fondements jetés à l'âge apostolique s'élève désormais un édifice imposant. Tout n'y est pas d'une seule venue, et on peut distinguer des styles différents. Mais l'ensemble est harmonieux et bien équilibré. La nef centrale, — le cycle pascal, — reste bien dégagée. Elle est précédée d'un vaste atrium, le cycle de Noël. Au chevet, tout autour de l'autel, des dimanches font rayonner la joie de Pâques sur toute l'année²¹. Dans les nefs latérales, les chapelles des saints. On est arrivé à un point d'équilibre qu'il sera difficile de garder.

Du VII^e siècle à nos jours.

L'édifice bâti à la période précédente subsiste; mais il a reçu de nouveaux accroissements. On peut les grouper sous deux chefs.

D'abord le développement exubérant du sanctoral. On doit se réjouir de la belle floraison de sainteté du moyen âge, et reconnaître que le culte des confesseurs et des vierges, qui est dans le prolongement de celui des martyrs, est tout à fait légitime. Cependant, si cette dévotion doit se traduire par une fête en l'honneur de chaque saint, on va nécessairement vers la crise du logement, puisque l'année n'a que trois cent soixante-cinq jours. De plus, ce n'est pas seulement le nombre des fêtes qui augmente, c'est leur degré. Ici la seule et pure dévotion n'est peut-être pas le facteur déterminant. Le désir d'alléger des offices trop longs, tout en respectant les rubriques, a fait monter nombre de fêtes du rang de simple à celui de double. La conséquence, c'est que le cycle du temps est submergé. Non seulement les fêtes de carême sont envahies, mais les dimanches *per annum* doivent céder le pas aux fêtes doubles. Qu'il y ait là un abus, ce n'est pas une opinion personnelle. Pie X a eu à cœur de rendre au dimanche la dignité qu'il avait perdue. Sa réforme du calendrier monastique a été plus profonde : il nous a rendu le carême en simplifiant les fêtes inférieures au rang de double de II^e classe.

Un second chef est l'introduction de fêtes d'idées. Le mot

²¹. Cf. L. BROU, *Étude historique sur les Oraisons des dimanches après la Pentecôte dans la tradition romaine*, dans *Sacris Erudiri*, 2 (1949), pp. 123-224.

a été employé par A. Baumstark²², d'une manière qui ne me paraît pas heureuse, à propos de fêtes anciennes. Pâques, à l'époque où l'on ne distinguait pas les diverses phases du mystère, n'était pas une fête d'idées. La mort et la résurrection du Christ ne sont pas des idées, ce sont des faits salutaires. De même pour l'Épiphanie : on trouve réunis plusieurs événements, — ce qui n'est probablement d'ailleurs qu'un syncrétisme, — mais ce sont toujours des faits salutaires, non pas des vérités éternelles. Noël et l'Épiphanie se sont développées dans le climat des grandes controverses théologiques et elles ont été l'occasion pour les Pères de faire pénétrer dans la foi des fidèles le dogme de Nicée et d'Éphèse. Mais jamais on n'a imaginé une fête de la génération du Verbe ou de la procession du Saint-Esprit qui sont en dehors du temps. La première fête d'idée est celle de la Trinité. On trouve dès le IX^e siècle une messe de la Trinité; mais la fête n'apparaît pas avant le XI^e siècle, — pour suppléer à un dimanche vacant, — et au XII^e siècle elle est encore rejetée par Alexandre III²³. Mais elle finira par être acceptée, et désormais un nouveau courant est créé. Au XIII^e siècle, la fête du Saint-Sacrement, détachée du mystère de Pâques, apparaîtra comme la fête du dogme de l'eucharistie et de la présence réelle, plutôt que comme celle de l'institution de l'eucharistie, toujours commémorée le jeudi-saint. Puis viendront le Sacré-Cœur, le Christ-Roi. Notons qu'au XVII^e siècle des propositions furent faites au Saint-Siège pour la création d'une fête du Père éternel. La demande n'eut aucune suite, et il n'en reste d'autre trace qu'un mémoire du cardinal Tommasi²⁴ qui rejette cette innovation.

Je n'ai pas à justifier les fêtes nouvelles qui ont été approuvées par l'Église et qui représentent des formes authentiques de la piété catholique. Comme historien, je constate deux faits : 1) une nouvelle tendance s'est fait jour depuis le XII^e siècle dans le sens de l'objet des fêtes; 2) l'É-

22. *Liturgie comparée*, Chevetogne, 2^e éd., p. 168.

23. Cf. L. BEAUDUIN, *L'origine de la fête de la Sainte Trinité*, dans *Questions liturgiques*, 2 (1911-1912), pp. 380-383. A. KLAUSS, *Ursprung und Verbreitung der Dreifaltigkeitsmesse*, Werl, 1938.

24. THOMASIUS, *Opera omnia*, éd. A. F. VEZZOSI, t. VII, Rome, 1754, pp. 172-174.

glise s'est toujours montrée d'une sage lenteur avant de les admettre et elle ne l'a fait que d'une manière modérée, quand elle a été sollicitée instamment par les évêques et les fidèles. En règle générale, l'initiative ne vient pas du Saint-Siège.

Nous voici arrivés au terme de cette première partie. Je n'ai pas la prétention de vous avoir appris grand'chose de neuf. Tout au plus voudrais-je attirer votre attention sur le cycle pascal. Ses origines sont apostoliques, il est le cœur de l'année liturgique, dès avant la création du carême. Celui-ci vient en second lieu, comme une préparation ou plutôt un commencement du mystère pascal. Les fêtes de Noël et l'Épiphanie sont plus tardives, et elles n'ont nui en rien au mystère pascal. Malgré la profusion des fêtes actuelles, l'Église a toujours maintenu cette hiérarchie. Pâques reste toujours la *Solemnitas solemnitatum*, du moins en droit. Quelles conclusions pratiques pouvons-nous tirer de ceci ?

II. — CYCLE LITURGIQUE ET PRÉDICATION

Célébration, au cours de l'année de l'économie du salut, le cycle liturgique offre au prédicateur, avec son système de lectures bibliques et ses admirables oraisons, une riche moisson d'images, d'idées, de textes et, en même temps, une synthèse plus vivante que la scolastique. On pourrait donc tout simplement inviter le prédicateur à y puiser largement. Cependant, ce serait une conclusion un peu hâtive. Le problème est plus complexe. Il ne s'agit pas de remplacer un système d'idées par un autre, pour voir s'il sera plus efficace, de substituer la synthèse de l'économie du salut à la synthèse thomiste ou scotiste. Voyons les choses dans leur ensemble.

Le prêtre, collaborateur de l'évêque, est le dispensateur — l'économe — des mystères de Dieu²⁵. Il a pour mission de faire participer les hommes à l'économie du salut, de deux manières : par le sacrement, — je prends le mot dans un sens large, désignant par là tous les rites sanctificateurs de l'Église, — et par la parole de Dieu.

25. Cf. I Cor., 4, 1.

Qu'on veuille bien ne pas donner à ces mots un sens restrictif qu'ils n'ont pas. Il ne s'agit pas de confiner le prêtre à l'église et de réduire son activité à des gestes bénisseurs et de pieuses exhortations. Il faut qu'il aille vers son peuple, qu'il se donne à lui, et que sa charité prenne toutes les formes que lui imposent les circonstances. *Non diligamus verbo neque lingua, sed opere et veritate*. Cela aussi est une prédication du grand mystère de l'amour de Dieu. Les besoins de l'apostolat peuvent donc engager le prêtre à assumer des charges qui ne sont pas par elles-mêmes sacerdotales. Elles le deviennent dans la mesure où elles prolongent l'activité spécifiquement sacerdotale, qui a sa source dans les mystères du Christ et qui doit y ramener les hommes pour les sanctifier et leur faire rendre gloire à Dieu, par toute leur vie, *in Christo et ecclesia*. Quelles que soient les circonstances et les nécessités de l'apostolat moderne, la mission spécifiquement sacerdotale reste toujours de dispenser les mystères de Dieu par le sacrement et la parole de Dieu. Du « sacrement » ainsi entendu, la sanctification du temps par l'économie du salut est un élément capital.

Or il semble qu'actuellement, les deux formes de l'action sacerdotale soient comme dissociées. On célèbre tous les rites et toutes les fêtes, d'une part, suivant les règles établies; d'autre part, on prêche la morale, le dogme et même parfois l'Écriture sainte. Mais il n'y a aucun lien entre les deux actions. Ce sont comme deux routes parallèles, qui se rencontreront peut-être à l'infini, — qu'Euclide me pardonne, — mais entre lesquelles il n'y a pas de chemin de traverse. Les deux actions souffrent de ce divorce. Les fidèles ne comprennent rien aux lectures, aux prières, aux gestes qu'on ne leur a jamais expliqués, et la prédication s'appauvrit parce qu'elle est trop loin de ses sources.

Ceci n'est pas une accusation gratuite. Lisez ce qu'on a écrit sur la question depuis trois ans²⁶. On y parle de la platitude théologique (*theologische Flachheit*) de nos sermons. Les laïcs se plaignent de voir les prédicateurs se confiner à la périphérie, dans le moralisme ou les sujets dits

26. Cf. *La prédication*, dans *Questions liturgiques*, 31 (1950), pp. 53-55.

de dévotion, sans jamais pénétrer au cœur du mystère. Des prêtres hollandais, réunis en semaine d'étude pour examiner le problème, doivent reconnaître que la prédication protestante est plus appréciée que la leur, parce que mieux préparée sans doute, mais aussi parce que plus proche de la parole de Dieu. Partout on constate qu'on est engagé dans une ornière et qu'il faut en sortir. Un de nos meilleurs prédicateurs d'aujourd'hui, qui a en même temps l'expérience du ministère paroissial, a proposé une formule heureuse : « Insérer tout notre enseignement dans la puissante synthèse du mystère chrétien²⁷. » Nous pouvons faire nôtre cette formule, en la complétant, — et Mgr Chevrot n'y contredira sans doute pas : « Insérer tout notre enseignement dans la puissante synthèse du mystère chrétien tel qu'il est présenté dans le cycle liturgique. »

Mais ici ne nous méprenons pas. Le cycle liturgique nous présente un cadre, des textes, des images; mais il n'est pas seulement un lieu de prédication. Il ne s'agit pas d'une synthèse moins abstraite à substituer à une autre synthèse plus abstraite. Il s'agit d'une action sacrée qui a la primauté sur la parole. L'économie du salut vécue a la primauté sur l'économie du salut prêchée. Si nous voulons coordonner les deux formes de notre action, il faut dire que notre prédication a pour mission de préparer et de vivifier la célébration de l'économie du salut et d'en prolonger les effets dans toute la vie de nos chrétiens. Une prédication de l'économie du salut ne sera efficace que si elle double une célébration authentique de cette économie.

Il ne s'agit donc pas seulement de faire de nouveaux plans de sermons ou de constituer une théologie kérygmatique. Il faut, avant tout, mettre en valeur le cycle liturgique. Et puisqu'il faut se borner, un premier point pratique que je suggère, c'est la mise en valeur du mystère de Pâques, qui est le cœur de l'économie du salut et le centre du cycle liturgique.

Pâques n'est plus, il faut le reconnaître, une fête populaire. Noël est encore entouré d'un halo de poésie et d'une floraison de folklore qui lui garde son prestige. Si l'arbre

²⁷. Mgr CHEVROT, *Pour une prédication apostolique*, dans *Évangélisation*, Paris, 1947, pp. 67-82.

de Noël n'a plus de racines, ses rameaux sont encore verts. Mais Pâques, nous dit-on, n'éveille plus d'échos dans l'âme de la foule d'aujourd'hui, même dans celle des demi-païens que sont la plupart de nos paroissiens. Eh bien, ce n'est pas neuf. Saint Paul disait déjà que le Christ crucifié était un scandale pour les juifs et une folie pour les païens²⁸, et quand il parlait de sa résurrection à l'Aréopage, les Athéniens ricanaien²⁹. Or c'est bien cela le mystère de Pâques : le Christ mort pour nos péchés et ressuscité pour notre justification. Si nous ne pouvons faire comprendre ce message aux hommes, si nous le mettons en veilleuse ou si nous essayons de le faire simplement tolérer, en l'entourant d'accessoires au goût du jour comme d'une sauce qui fait passer le poisson, nous ne prêchons plus le même Évangile que saint Paul, parce que le message de Pâques, c'est l'essence même du christianisme.

Il nous faut donc rendre au mystère pascal dans la piété de notre peuple sa place traditionnelle au cœur de l'année liturgique. Et tout d'abord, n'écrasons pas la fête de Pâques par un effet de contraste. Si nous donnons plus d'éclat et de solennité à d'autres fêtes, que ce soient des fêtes authentiques de l'Église, comme Noël ou le Sacré-Cœur, ou des célébrations humanitaires d'invention récente, nos chrétiens ne pourront pas comprendre que Pâques est la *solemnitas solemnitatum*.

Et puis le mystère de Pâques, ce n'est pas seulement la fête de Pâques : c'est aussi sa préparation par le carême et son épanouissement dans le temps pascal. Quand les rubriques nous le permettent, choisissons les messes de la férie pour que nos chrétiens fervents qui assistent à la messe en semaine puissent mieux vivre leur carême et leur temps pascal. On me dira que les lectures du carême, choisies en vue de l'initiation chrétienne, ont perdu beaucoup de leur sens aujourd'hui. Je ne le crois pas. Il n'a jamais été inutile de rappeler aux chrétiens le sens de leur baptême. D'ailleurs la préparation à la communion solennelle est-elle autre chose que la suppléance de la catéchèse baptismale ? Et tout récemment, un prêtre, qui

28. I Cor., 1, 23.

29. Act., 17, 32.

n'a probablement pas beaucoup de temps à consacrer à l'archéologie, proposait la restauration d'un catéchuménat dans les paroisses missionnaires³⁰. Ces deux institutions, l'une existante, l'autre souhaitée n'ont-elles aucune affinité avec la préparation au mystère pascal ? Je n'ai pas à entrer ici dans des réalisations pratiques, qui ne sont pas de ma compétence. Je suggère seulement un moyen de revaloriser le carême.

Mais le point culminant du mystère pascal, c'est la grande nuit de Pâques. Des circonstances qu'il est difficile de préciser l'avaient fait anticiper au samedi-saint et, progressivement, on était arrivé à la célébrer très tôt au matin de ce jour. Dans une société chrétienne où les trois derniers jours de la semaine sainte étaient célébrés par tout le peuple, ce n'était qu'un demi-mal. Mais dans une société déchristianisée, qui ne se soucie plus du rythme de la vie de l'Église, c'était catastrophique. La grande veillée pascale, qui fut à l'origine la seule fête de l'Église, était pratiquement interdite à la masse du peuple chrétien. Les cloches de la résurrection sonnaient à toute volée au moment où les travailleurs se rendaient à leur usine ou à leur bureau. La bénédiction des fonts, qui devait rappeler aux chrétiens le sens de leur baptême, se faisait devant quelques âmes pieuses, à moins que l'église ne fût complètement vide.

On était bien loin du temps où les chrétiens se réunissaient la nuit de Pâques, patriciens et artisans, hommes libres et esclaves, grecs et barbares, pour célébrer tous ensemble l'immolation de l'Agneau et le grand passage de la mort à la vie. Ce n'était plus qu'un rite ésotérique, réservé à un petit nombre de privilégiés, quand ils avaient le courage de se lever assez tôt pour y assister³¹.

Pie XII a rendu aujourd'hui cette grande veillée au

30. L. RÉTIF, *De la catéchèse au catéchuménat*, dans *Évangélisation*, pp. 128-149.

31. Lors de la communication que j'ai faite à Vanves, il n'était question de la restauration de la nuit pascale que comme d'un désir très platonique. J'avais émis l'idée d'une pétition adressée au Saint-Siège dans ce sens, persuadé que si le Saint-Père entendait la voix du peuple chrétien, il ne refuserait pas à ses enfants le pain qu'ils lui demanderaient. M'est-il permis de dire que nombre d'auditeurs paraissaient sceptiques ?

peuple chrétien. Il a remis en honneur le plus beau joyau de la liturgie chrétienne, non par souci d'archéologue, mais en père de tous les fidèles. Il a voulu que cette célébration fût populaire et il a donné au peuple une part active dans sa célébration. Il sera béni par des milliers de chrétiens qui auront compris les richesses de leur baptême, mort et résurrection avec le Christ, et qui auront retrouvé le sens de la joie pascale.

N'oublions pas cependant que cette nuit pascale n'a tout son sens que dans ce qui l'entoure. Elle doit être préparée par le carême; elle a son prolongement dans le temps pascal. Le pape nous donne un moyen incomparable de rendre au peuple chrétien le sens de l'économie du salut, en le replongeant dans le climat de l'initiation chrétienne. A nous de profiter avec intelligence de tous les moyens que nous donne notre liturgie pour que nos fidèles saisissent toute la richesse du mystère chrétien.

Il y a une autre réforme qui est souhaitable; mais je n'insiste pas, parce qu'elle est en marche : c'est celle du calendrier. Il faudrait reprendre et compléter la réforme de Pie X pour rendre au cycle du temps sa place traditionnelle. Nous sommes saturés de fêtes et d'octaves. J'ai calculé que nous passions à peu près le tiers de l'année à célébrer des octaves, sans tenir compte des octaves simplifiées par Pie X. C'est tout de même beaucoup. A peu près tout le monde d'ailleurs est d'accord sur ce point. Mais alors, qu'on soit logique et qu'on ne postule pas la création de nouvelles fêtes qui ne feront que déplacer le problème. Je me permets de répéter ici ce que j'ai dit ailleurs : « L'invasion de certaines formes de dévotion risque aussi de compromettre la réforme. Il existe des messes votives qui permettent à chacun de satisfaire sa dévotion personnelle; mais qu'on n'ait pas l'illusion d'augmenter le capital spirituel de l'Église par l'inflation du calendrier. Avec la multiplication des fêtes, c'est l'idée même de fête qui disparaît, avec ce qu'elle comporte de solennité et de joie. C'est fête tous les jours. Quand on met son beau costume en semaine, on n'a plus rien à mettre le dimanche. Que chacun vénère chez soi les statues qui lui plaisent, mais qu'il n'ait pas la prétention d'en encombrer la nef de l'église et, moins encore, celle d'accuser d'impiété ou de tiédeur ceux qui ne

partageraient pas ses goûts. Toutes ces dévotions sont chargées, je n'en doute pas, d'une doctrine substantielle; mais notre pauvre estomac se rebiffe devant ces plantureux festins dont on veut le gaver. Nous demandons à jeûner³². »

Quoi qu'il en soit de ces réformes, qui viendront en leur temps, elles ne nous dispenseront jamais d'un effort que nous pouvons faire dès à présent pour nous pénétrer nous-mêmes du sens du mystère du salut. Il ne s'agit pas de cueillir des textes çà et là et d'en faire une mosaïque. On peut faire de mauvais sermons sur d'authentiques textes liturgiques, comme on peut faire de la mauvaise théologie avec d'authentiques textes de saint Thomas. La liturgie de l'avent, par exemple, joint les deux parousies du Seigneur, qui sont comme les deux termes de l'économie du salut. L'attente de la venue du Seigneur à la fin des temps suggère sans doute de graves réflexions : *estote parati*. Mais si l'on profite de l'évangile du premier dimanche pour semer l'épouvante dans l'âme des fidèles, sans mettre en lumière le message d'espérance qu'il contient, on falsifie l'évangile : « *Levate capita vestra : ecce appropinquat redemptio vestra.* » Car la parousie, c'est la grande espérance qui a changé la face du monde.

N'allons pas non plus, sous prétexte d'éviter le langage abstrait de la théologie, diluer le mystère de Noël dans un réalisme historique qui frise l'indécence, comme cette méditation : « Je me rends en esprit, de grand matin, à la grotte de Bethléem. Bonjour, cher saint Joseph! Bonjour, douce Vierge Marie! Comment va le petit Jésus? A-t-il bien dormi? Est-ce qu'il s'est éveillé pendant la nuit? A-t-il crié et pleuré, ou plutôt vagi, car il est si petit! Et puis, ô douce Marie, vous lui avez présenté votre sein virginal? Il a tété comme les autres petits enfants, comme je l'ai fait moi-même à cet âge, et il s'est rendormi sur votre chère poitrine³³. » C'est ce qu'on appelle au XX^e siècle le « mystère de Jésus ».

On ferait sans peine un florilège de textes de même qualité pour la Passion du Sauveur. Je respecte infiniment les

32. A propos de la Réforme du Bréviaire, dans *Questions liturgiques*, 31 (1950), p. 3.

33. S. LOUISMET, *Le Mystère de Jésus*, Paris, 1924, pp. 162-163.

intentions de ces auteurs qui veulent mettre en lumière la réelle humanité du Christ. Mais je préfère la sobriété de saint Jean, qui était pourtant au pied de la croix. Et, après tout, ce que nous avons mission de prêcher, c'est bien l'évangile et non les débordements de notre imagination.

Pour conclure cet entretien, disons que l'économie du salut, telle qu'elle est présentée dans le cycle liturgique, offre à notre prédication un cadre vivant et une matière abondante, mais à deux conditions. La première, c'est qu'elle s'appuie sur une célébration authentique de cette économie ou, plus exactement, qu'elle la soutienne, pour donner aux mystères du Christ leur pleine efficacité. La seconde, c'est que nous fassions un effort personnel de compréhension et d'assimilation. Nous n'avons pas à prêcher un nouvel évangile, celui de l'homme du XX^e siècle. Il n'y a qu'un évangile : celui du Christ mort et ressuscité. C'est le mystère du salut qui est rendu présent dans la célébration liturgique, entouré d'un commentaire authentique puisé dans la parole de Dieu. Ce message, à nous d'en donner le sens à nos chrétiens, de leur en montrer la valeur de vie, en un mot de le traduire. Mais traduire, c'est tout d'abord comprendre pour soi-même avant de faire comprendre aux autres. Ce n'est pas dire autre chose, qui soit plus facile et qui fasse mieux vibrer la sensibilité de la foule. Nous n'avons pas pour mission de lui procurer les émotions qu'elle désire, mais les vérités dont elle a besoin. Ayons le respect du mystère et n'allons pas, sous prétexte qu'il est obscur, le remplacer par un bavardage humain aussi clair qu'insipide. Nos paroles à nous passeront, celle de Dieu restera à jamais. *Verbum Domini Dei nostri manet in aeternum.*

BERNARD BOTTE, O. S. B.